

À Valence, un monsieur était venu m'attendre à la descente du train. Pendant le trajet jusqu'à l'école, j'ai appris que c'était le jardinier de Grand-champs, enfin... le « régisseur » , comme il disait...

J'aimais bien être dans sa camionnette, ça sentait le gazole et les feuilles mortes.

J'ai dîné au réfectoire avec les autres pensionnaires. Que des grands maousses costauds. Ils ont été sympa avec moi, ils m'ont donné plein de tuyaux sur le bahut : les meilleures planques pour fumer, comment se mettre bien avec la dame de la cantine pour avoir du rab, la combine pour monter au dortoir des filles par l'escalier de secours, les petites manies des profs et tout ça...

Ils riaient fort, ils étaient bêtes. Mais de la bonne bêtise. De la bêtise de garçon.

Leurs mains étaient belles avec des petites coupures partout et du cambouis sous les ongles. À un moment, ils m'ont demandé pourquoi j'étais là :

– Parce que plus aucune école ne veut de moi. Ça les a fait marrer.

– Aucune ?

– Non. Aucune.

– Même l'asile ?

– Oui, j'ai dit, même à l'asile, ils ont trouvé que j'avais une mauvaise influence sur les autres.

Il y en a un qui m'a tapé dans le dos :

– Bienvenue au club, mec !

Après, je leur ai dit pour le test que je devais passer le lendemain matin.

– Ben qu'est-ce que tu fous encore là, alors ? Va te coucher gros malin, il faut que tu sois en forme !

J'avais du mal à dormir. J'ai fait un drôle de rêve. J'étais avec mon Grand-Léon dans un super par cet il n'arrêtait pas de m'énerver. Il tirait mes habits en disant : « Elle est où, leur planque pour fumer ? Demandez leur où elle est... »

Au petit déjeuner, je n'ai rien pu avaler. J'avais du béton armé dans le ventre. Je n'avais jamais eu aussi mal de toute ma vie. Je respirais tout doucement et je transpirais de la sueur glacée. J'étais brûlant et gelé à la fois.

Ils m'ont fait asseoir dans une petite salle de classe et je suis resté seul pendant un bon moment. J'ai cru qu'ils m'avaient oublié.

Et puis une dame m'a donné une espèce de grand cahier à remplir. Les lignes dansaient devant mes yeux. Je ne comprenais rien. J'ai posé mes coudes sur la table et ma tête dans mes mains. Pour respirer, pour me calmer, pour faire le vide. Du coup, j'avais le nez en plein sur les graffitis de la table. Il y en avait un qui disait : « J'aime les gros nichons » et un autre, à côté, qui disait : « Moi, je préfère les clés à molette. » Ça m'a fait sourire, et je me suis mis au travail.

Au début, ça allait, mais, plus je tournais les pages, moins je trouvais de réponses. Je commençais à paniquer. Le pire, c'était un paragraphe de quelques lignes ; l'énoncé disait : « Retrouvez et corrigez les erreurs de ce texte. » C'était affreux, je n'en voyais

aucune. J'étais vraiment le plus nul des nuls. C'était plein des fautes, et je ne les voyais même pas ! Il y avait une boule dans ma gorge, qui remontait tout doucement, et mon nez commençait à me piquer. J'ouvrais grand les yeux. Je ne devais pas pleurer. Je ne voulais pas pleurer.

JE NE VOULAIS PAS, vous comprenez ?

Et puis, elle est arrivée quand même, une grosse larme que je n'avais pas vue venir et qui s'étalait maintenant sur mon cahier... La garce. Je serrais les dents, très fort, mais je sentais bien que j'allais craquer. Que la digue allait céder.

Ça faisait trop longtemps que je m'empêchais de pleurer et que je refusais de penser à certaines choses... Pourtant, il arrive un moment, il faut bien qu'elle sorte, toute cette bouillasse que vous planquez tout

au fond de votre cerveau, tout là-bas derrière... Je savais que si je me mettais à pleurer, je ne pourrais plus m'arrêter, tout allait me revenir en même temps : Grodoudou, Marie, toutes ces années d'école où j'étais toujours le dernier. Toujours le gros débile de service. Mes parents qui ne s'aimaient plus, tous ces jours tristes à la maison et mon Grand-Léon dans sa chambre d'hôpital avec ses tuyaux dans le nez et sa vie qui s'en allait peu à peu...

J'étais au bord des larmes, je me mordais les lèvres jusqu'au sang quand j'ai entendu une voix qui disait : « Allons, Toto, qu'est-ce que tu nous fais là ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Veux-tu arrêter de baver comme un cochon sur ton stylo ! Tu vas le noyer. » Voilà que je devenais dingue maintenant... J'entendais des voix ! Hé... Vous vous êtes trompés, là-haut, je ne suis pas Jeanne

d'Arc. Je suis juste un petit tocard qui pédale dans la semoule.

« Bon, monsieur Jérémiades, tu me préviens quand tu arrêtes ton char. Qu'on puisse bosser un peu, tous les deux. »

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? J'ai regardé partout dans la pièce pour voir s'il y avait des caméras ou des micros. Mais qu'est-ce que c'était que cette histoire ! J'étais entré dans la quatrième dimension ou quoi ?

« Grand-Léon, c'est toi ? »

« Qui veux-tu que ce soit, gros nigaud ? Le pape ? »

« Mais... comment c'est possible ? »

« De quoi ? »

« Ben... que tu sois là, que tu puisses me parler comme ça ? »

« Ne dis pas de bêtises, Toto, j'ai toujours été là, et tu le sais très bien. Bon, assez

plaisanté. Concentre-toi un peu. Prends un crayon à papier et souligne-moi tous les verbes conjugués... Non, pas celui-là, tu vois bien qu'il se termine par « er ». Maintenant, trouve leurs sujets... Voilà... Fais des petites flèches... C'est bien. Réfléchis, il faut que chaque verbe soit bien accordé... Là, regarde, le sujet, c'est quoi?... Oui, c'est « tu », donc un « s », c'est bien. Après, fais la même chose avec les noms communs, souligne-les... Trouve leurs déterminants et contrôle. Contrôle tout. Et les adjectifs ? Ça ne te paraît pas bizarre ce « bouilli » là, pour « des nappes » ? « es », c'est bien, tu vois que tu peux y arriver si tu fais attention.

Retourne un peu en arrière maintenant, j'ai vu des choses affreuses en calcul... J'avais les poils des oreilles qui se dressaient tout seuls. Allez, repose tes divisions... Non,



refais-la encore... Encore ! Tu oublies quelque chose. La retenue, oui, c'est bien. Et voyons la page 4, s'il te plaît... »

J'avais l'impression de dormir éveillé, j'étais super concentré et super détendu en même temps. J'écrivais sur des nuages. C'était vraiment une sensation étrange.

« Voilà, Toto, je vais te laisser, maintenant. C'est la rédaction, et là, je sais que tu es beaucoup plus fort que moi... Si, si. C'est vrai. Je vais te laisser, mais attention à l'orthographe, hein ? Tu fais comme tout à l'heure : des petites flèches et des contrôles. Dis-toi que tu es le flic des mots. À chacun, tu leur demandes leurs papiers avant de les laisser circuler :

- Vous, là ! Comment vous vous appelez ?
- Adjectif.
- Avec qui vous roulez, mon garçon ?
- Avec « chiens ».

- Bon, alors, qu'est-ce qu'il vous faut ?
- Un s, monsieur.
- C'est bon, circulez. Tu vois ce que je veux dire ? »
- Oui, ai-je répondu.
- Ne parlez pas à voix haute, jeune homme ! s'est exclamée la surveillante. Vous devez vous taire. Je ne veux rien entendre !

Je me suis bien relu. Au moins cinquante-sept fois. Et je lui ai rendu mon cahier. Une fois dans le couloir, j'ai murmuré :  
– Grand-Léon, t'es toujours là ? Aucune réponse.

Dans le train du retour, j'ai encore essayé. Mais non, il n'y avait plus d'abonné au numéro que je demandais.

Quand j'ai vu la tête de mes parents, sur le quai, j'ai su qu'il s'était passé quelque chose.

– Il est mort ? j'ai demandé. Il est mort, c'est ça ?

– Non, a dit ma mère, il est dans le coma.

– Depuis quand ?

– Depuis ce matin.

– Il va se réveiller ?

Mon père a fait la grimace, et ma mère s'est effondrée en se rattrapant à mon épaule.

\* \* \*

